

puissants de la science. Cette distinction radicale a dû produire une dissemblance énorme, ainsi que nous pourrions le voir, si nous en avions le temps, entre l'architecture chrétienne et toutes celles de l'antiquité. M. Batissier ne considère pas la civilisation égyptienne comme issue de la civilisation indienne : il pense que l'Éthiopie et l'Inde sont simplement deux rameaux simultanés de la branche sémitique, ce qui explique, par la perpétuité d'une même tradition, l'analogie de leurs monuments. Le III<sup>e</sup> livre est rempli par la Grèce, qui fit faire à l'art et à la science un pas si énorme. Avec une religion qui renfermait tout ce que la matière et le sensualisme peuvent contenir de poésie, avec un ciel qui arrêtait les contours des monuments avec une merveilleuse netteté, l'art de la peinture, de l'architecture et de la sculpture arriva à un degré de perfection dans la beauté de la forme qui fait le désespoir des artistes modernes. M. Batissier, au livre IV<sup>e</sup>, consacre quelques pages à l'Etrurie. L'architecture de ces peuples est encore un peu dans le travail de la conception, mais je reprocherai à M. Batissier d'avoir omis de parler des vases peints. Je sais que la science moderne a revendiqué à la Grèce l'honneur de cette production, mais quoiqu'il en soit, et bien que cette sorte d'ouvrage ne rentre pas précisément dans l'art monumental, il est permis d'attacher une haute importance à des œuvres d'une semblable perfection. Je n'ai rien vu de plus exquis de formes que la plupart de ces figures, et beaucoup, pour moi, ne le cèdent pas à ce qui nous reste de Phidias. Quelles racines le sentiment du beau avait-il jeté dans ces peuples, pour que les potiers de ce temps-là pussent trouver de semblables chefs-d'œuvre ? Ce qui ne me surprend pas moins dans ces sortes d'ouvrages, c'est le sentiment de la dignité. Il en est, du reste, de même de la statuaire grecque à la belle époque de Phidias. Ce n'est que plus tard, et avec la corruption de la société antique